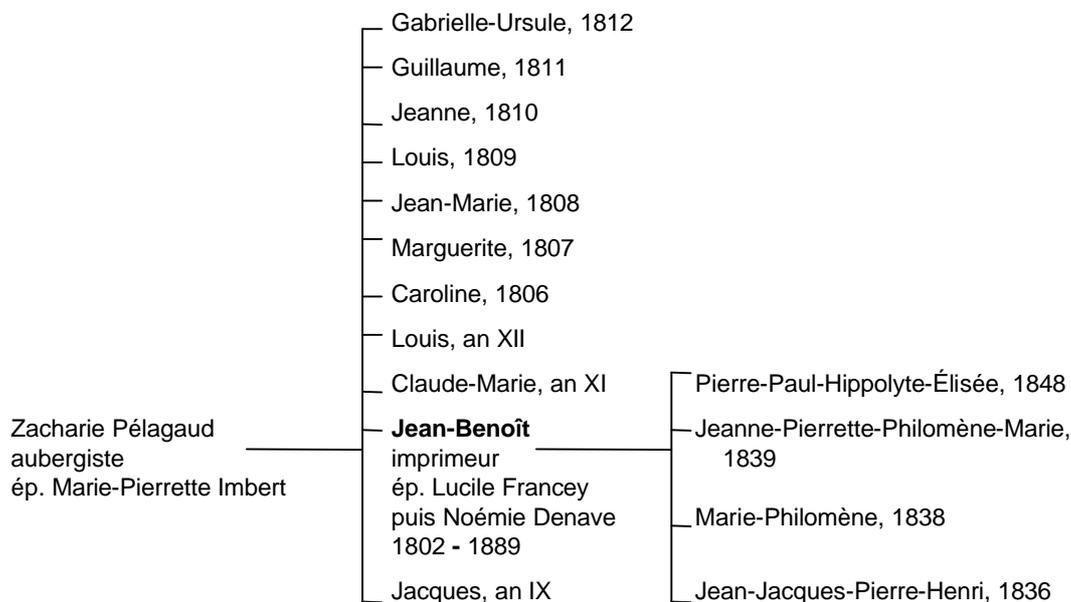


PREMIERE BRANCHE¹

PELAGAUD, LESNE ET CROZET,² aux halles de la Grenette (1836-1839).



« Du onze ventose an 10..., acte de naissance de Jean Benoît Pélagaud, né hier, fils légitime de Zacharie Pélagaud, aubergiste, et de Pierrette Imbert... ».

(Arch. Lyon, Vaise, Naissances, an 10, n° 33.)

« L'an 1889, le 12 juin à 3 heures du soir, pardevant..., ont comparu..., lesquels ont déclaré que : Pélagaud Jean Benoît, 87 ans, né à Vaise (Rhône), rentier, veuf en premières noces de Lucile Francey, et époux en secondes noces de Noémie Denave-Ronat, fils de défunts Zacharie Pélagaud et Marie Pierrette Imbert, son épouse, est décédé dans son domicile quai de l'Archevêché 15, ce matin... ».

(Arch. Lyon, Décès, 5^e arrt., 1889, n° 593.)

[PELAGAUD ET] LESNE, aux halles de la Grenette (1839-1841).

LOUIS-ALEXIS LESNE, Grande rue Mercière, 26 (1841-1844).

Lesne est né à Lyon en l'an IV, mais le registre de l'état civil qui le constate est perdu.

« L'an mil huit cent cinquante et un le vingt deux août, sont comparus..., lesquels ont déclaré que Louis Alexis Lesne, âgé de cinquante cinq ans et quatre mois, ancien négociant, rue Gentil n°2, époux de Adelaïde David... est décédé ce matin... ».

(Arch. Lyon, Décès, 1851, n° 3607.)

JEAN-BENOIT PELAGAUD ET C^{IE}, Grande rue Mercière, 50 (1844-1875).

J.-B. PELAGAUD, rue Sala, 58 (1875³-1883).

VITTE ET PERRUSSEL,⁴ rue Sala, 58 (1883-1886).

« Des registres de l'Etat-Civil de la Commune de Cormoz, Département de l'Ain, il appert que Pierre Emmanuel Vitte, fils de Jean-Marie Philibert Vitte et de Marie Françoise Rosalie Fortunée Bouchoux, est né au bourg de Cormoz, le douze mars mil huit cent quarante-neuf, à deux heures... ».

(Arch. Cormoz [Ain], Naissances, 1849, n° 7.)

« Le sept mars mil neuf cent vingt-huit, dix-neuf heures, est décédé en son domicile 3 place Bellecour, Pierre Emmanuel Vitte, né à Cormoz (Ain), le douze mars mil huit cent quarante-neuf, négociant, fils des époux défunts Jean Marie Philibert et Marie Françoise Rosalie Fortunée Bouchoux, époux de Marie Emma Françoise Greffe... ».

(Arch. Lyon, Décès, 2^e arrt., 1928, n° 559.)

VITTE ET PERRUSSEL, rue Condé, 30 (1886-1890).

EMMANUEL VITTE, rue Condé, 30 (1890-1895).

EMMANUEL VITTE, rue de la Quarantaine, 18 (1895-1932...).

DEUXIEME BRANCHE

ADOLPHE-JULIEN-FRANÇOIS [MOUGIN-]RUSAND, aux halles de la Grenette (1841-1849).

Claude-François Mougin
ép. Hélène Rolle

Adolphe-Julien-François
imprimeur
ép. Euphrosine Rusand
1803 - 1853

Anne-Marie, 1848
Marguerite-Placide, 1844
Georges-Achille, 1840
Benoît-Paul
imprimeur
ép. Marie-Thérèse Béguin
1838 - 1897
Marie-Denise, 1836

« Le 29 pluviôse an XI est né Adolphe Julien François Mougin, de Claude François Mougin et de Hélène Rolle, mariés légitimement, demeurant à Montbrison... ».

(Arch. Montbrison [Loire], Naissances, 1803, n° 95.)

« Le 10 octobre 1853, à 9 heures du matin, pardevant..., ont comparu les sieurs Jean-Baptiste Porte, directeur de la Maison Mougin-Rusand..., lesquels ont déclaré que Adolphe Julien François Mougin, âgé de cinquante ans, natif de Montbrison (Loire), imprimeur rue Sala 13, époux de Euphrosine Rusand, est décédé hier... ».

(Arch. Lyon, Décès, 2^e arrt., 1853, n° 3156.)

MOUGIN-RUSAND, rue Centrale, 2 (1849-1850).

MOUGIN-RUSAND, rue Centrale, 1 (1850-1851).

MOUGIN-RUSAND, rue Centrale, 67 (1851-1853).

VVE MOUGIN-RUSAND, rue Centrale, 61 (1853-1855).

« Le dix-neuf avril mil huit cent neuf, par devant..., a comparu sieur mathieu placide Rusand, libraire, grande rue Mercière n°1, lequel a présenté un enfant du sexe féminin, né hier soir à six heures, de lui comparant et de dlle Marie anne Louise Beaupré son épouse : auquel enfant on a donné le prénom de euphrosine... ». (*Arch. Lyon, Naissances, 1809, n° 1223.*)

« Le onze août mil huit cent soixante cinq, à neuf heures et demie du matin, pardevant..., ont comparu les sieurs Georges Achille Mougin et Benoît Collomb..., lesquels ont déclaré que : Euphrosine Rusand, âgée de cinquante six ans, native de Lyon, rentière rue Sala 25, veuve d'Adolphe Julien François Mongin [*sic*], fille des défunts Mathieu Placide et Marie Anne Bonin⁵-Beaupré... est décédée hier... ». (*Arch. Lyon, Décès, 2^e arrt., 1865, n° 2318.*)

VVE MOUGIN-RUSAND, rue Tupin, 16 (1855-1863).

VVE MOUGIN-RUSAND, rue Tupin, 18 (1863-1865).

VVE MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3 (1865).

BENOÎT-PAUL MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3 (1865-1897).

« Le vingt-trois août mil huit cent trente huit... a comparu sieur Adolphe Julien François Mougin, âgé de trente-cinq ans, imprimeur libraire demeurant rue des Prêtres n°3, lequel a présenté un enfant mâle né hier... de lui comparant et de d^{lle} Euphrosine Rusand son épouse, auquel enfant on a donné les prénoms de Benoît Paul... ». (*Arch. Lyon, Naissances, 1838, n° 3604.*)

« Le vingt août mil huit cent quatre-vingt dix-sept, ... ont comparu..., lesquels nous ont déclaré que le sieur Paul Benoît Mougin-Rusand, imprimeur, âgé de cinquante-neuf ans, demeurant en cette commune, à la Villa des Roches, né à Lyon le 25 [22] août 1838, fils de Adolphe Mougin et d'Euphrasie [Euphrosine] Rusand, époux de Marie Thérèse Béguin, est décédé ce matin... ». (*Arch. La Tour de Salvagny [Rhône], Décès, 1897, n° 11.*)

VVE MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3 (1897-1898).

« Le seize juin mil huit cent quarante-quatre est née Marie Thérèse Françoise Béguin, de Louis François Béguin et de Marie Chaul, son épouse... ». (*Arch. Montbrison [Loire], Naissances, 1844, n° 102.*)

« Le 7 juin 1931, est décédée à La Tour de Salvagny, Madame Béguin Marie Thérèse, fille de François et de Marie Chaule, veuve de Paul Benoît Mougin-Rusand, sans profession... ». (*Arch. La Tour de Salvagny [Rhône], Décès, 1931.*)

PAUL WALTENER, rue Stella, 3 (1898-1899).

Auguste-Marie Waltener
imprimeur
1831 - 1892

————— **Paul-Octave**
imprimeur

Paul Waltener, né, je crois, à Paris, y mourut il y a quelques années.⁶

PAUL WALTENER & CIE, rue Stella, 3 (1899-1903).

Société en commandite simple, au capital de 150 000 fr. (*Moniteur Judiciaire*, 30 janvier 1899.)

GIULIANI, rue Stella, 3 (1913-1919).

NOIRCLERC ET FENESTRIER, rue Stella, 3 (1919-1932...).

Aimé de La Roche, par qui commence cette notice, était le fils de l'imprimeur-libraire Léonard de La Roche et de Marguerite Perrin. Il épousa Rose Fabre, fille d'un conseiller du roi, receveur des émoluments du Sceau, puis Claudine Million.

Établi en 1736, Aimé de La Roche acquit, trois ans plus tard, de la succession de la veuve Laurens, l'*Almanach de Lyon*, qu'avait créé Laurent Langlois en 1711. De La Roche lui donna le nom d'*Almanach astronomique et historique de la Ville de Lyon* et le porta au plus haut degré de prospérité.

Si de La Roche devint l'éditeur de l'*Almanach de Lyon*, c'est que, par délibération consulaire du 2 octobre 1739, il avait été désigné pour remplir, au lieu et place de la veuve d'André Laurens, l'office d'imprimeur de la Ville. En 1740, les recteurs de la Charité prenaient à son sujet la délibération suivante : « ... Aimé Delaroche demeure choisi et nommé en qualité d'imprimeur ordinaire de la Charité et Aumône Générale pour le temps que le Bureau, convaincu actuellement de son mérite et de sa capacité, trouvera à propos ; le prix de ses ouvrages luy sera payé en argent et par compensation... et que les recteurs des Corps pour lesquels il peut être besoin de livrer[?] seront invités à luy donner la préférence sur d'autres libraires qui pourraient avoir les livres de la même qualité et du même prix ».

De La Roche ne manqua pas d'être reconnaissant aux déshérités de la complaisance des recteurs ; ainsi, le 6 août 1766, il écrivait à Tolozan de Montfort, administrateur de l'hospice, le mot que voici : « [Je vous envoie] deux cents exemplaires de l'invitation que le Bureau a jugé à propos de faire répandre dans le public pour l'œuvre de [l'hospice de] Bicêtre, qui me restent d'environ cinq cents que j'ay fait distribuer ce matin ; j'envoyay [j'envoyai ?], dimanche matin, cent cinquante exemplaires des affiches pour le même sujet ».

Aimé de La Roche fut à maintes reprises nommé adjoint au syndic de sa corporation : 1743, 1744, 1745, 1766, 1767. A cette dernière époque, il fut même sur le point de devenir imprimeur du roi, le titulaire de cette fonction, Pierre [III] Valfray, ayant démissionné en sa faveur. Mais Jean-Marie Bruyset qui, le 17 mai 1764, avait reçu du roi un brevet d'« imprimeur de Sa Majesté », donna au procureur général pouvoir de former en son nom « opposition à toutes lettres de provision de la charge ou place d'imprimeur du Roy à Lyon ». Bref, Valfray retira sa démission et tout resta en l'état.

Mais en 1784 l'affaire revint sur le tapis : Valfray, à cette époque, passa de vie à trépas ; Bruyset rappela ses titres, démissionna, se désista en faveur de son fils Jean-Marie [III] et c'est à ce dernier que les provisions d'imprimeur du roi furent expédiées.

De La Roche ne se tint pas pour battu ; comme il était titulaire de l'office d'imprimeur du roi en Dombes, il demanda que ce titre fût transféré à Lyon, arguant, en faveur de cette décision, la suppression du parlement de Bourgogne. Bruyset, bien entendu, poussa les hauts cris et prétendit, à bon droit d'ailleurs,⁷ qu'il n'était nullement besoin de deux imprimeurs du roi à Lyon. De La Roche répliqua, prit prétexte de son grand âge et obtint un compromis, c'est-à-dire que Bruyset lui offrit, ce qu'il accepta, un régime d'exercice alternatif de l'office d'imprimeur du roi.

Aimé de La Roche, imprimeur de la ville, du gouvernement,⁸ de l'archevêché, de l'académie et des hôpitaux, exerça son industrie jusqu'au mois de novembre 1791, époque à laquelle son atelier passa aux mains de Vatar.

Qui était donc ce Vatar ? Le fils d'Aimé Delaroche, ainsi qu'avec tant d'assurance Vingtrinier nous en fait la confiance ? Pas du tout ! Au temps où je croyais à Vingtrinier — ce temps-là a bien changé ! — j'ai pensé aussi que ce nom de Vatar pouvait être un prénom.

Il n'y a que fort peu d'années, il existait encore à Rennes une famille d'imprimeurs du nom de Vatar, de qui les descendants demeurent encore dans cette ville. Les Vatar étaient une dynastie industrielle dont l'origine doit être recherchée au dix-septième siècle, sinon plus haut encore. Au dix-huitième, on ne sait pour quelle raison, un Vatar, d'une famille rennaise dont les membres étaient dispersés sur le sol de la France, quitta la capitale de la Bretagne et vint se fixer à Lyon : c'était Jacques-Julien, fils de Joseph. Il était libraire des États en Bretagne et huissier de Madame la Dauphine. En 1769, Jacques-Julien Vatar épousait à Lyon Françoise-Rose, fille aînée d'Aimé de La Roche⁹ : de ce mariage naquit, en [septembre] 1770, Aimé-Marie Vatar.

Et ce fut cet Aimé Vatar — et non Aimé-Vatar de La Roche — qui, en novembre 1791, prit, sous le nom de Vatar-Delaroche, la suite de l'industrie de son grand-père.

Aimé Vatar n'eut point longue carrière. Il commençait à une époque troublée ; bientôt le siège de Lyon allait devenir une triste réalité. Vatar se mêla aux insurgés, combattit dans leurs rangs et y trouva la mort le 4 septembre 1793.

Vatar mort, son imprimerie fut reprise par son beau-père Charles-François Millanois : c'était un Lyonnais de bonne souche qui avait épousé Françoise-Rose de La Roche, veuve de J.-J. Vatar. Ses sentiments contre-révolutionnaires ne faisaient aucun doute. Millanois eut lui-même la malencontreuse idée de commander pendant le siège, ce qui lui valut d'être dénoncé par l'un de ses ouvriers et conduit, le 18 novembre 1793, dans la plaine des Brotteaux : on sait ce que cela veut dire !

Moins d'un an [i.e. mois] après, en exécution d'une délibération de la commission temporaire du 13 décembre [1793], l'imprimerie de Millanois fut attribuée au dénonciateur, le « sans-culotte Destéfanis », officier au conseil municipal de Lyon. Jean-Joseph Destéfanis, bénéficiant du décret de Barrère, qui assimilait les biens des rebelles à ceux des émigrés, conserva l'atelier de Vatar jusqu'à la fin de l'année 1795...

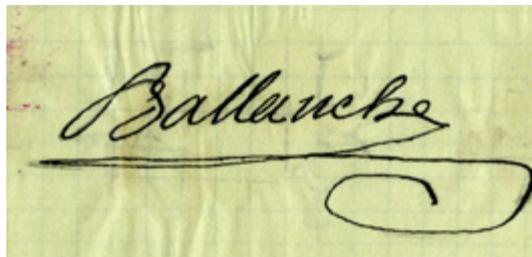
Mais la paix sociale est revenue. La veuve Millanois rentre en possession de son imprimerie, et c'est avec Hugues-Jean Ballanche, associé à Clément Barret, qu'elle en continue l'exploitation pendant quelque temps encore.

Hugues-Jean Ballanche était un Franc-Comtois de Morteau, né en 1748 dans un petit hameau proche de cette ville : la Combe d'Abondance. Venu à Lyon à une époque et dans des circonstances qu'il serait malaisé et d'ailleurs superflu de préciser, protégé par Aimé de La Roche qui l'assistera, en 1772, au moment de son mariage avec Claudine Poulat, d'Irigny,¹⁰ et de qui il deviendra médiatement le successeur, Ballanche fut d'abord marchand de grains, puis négociant en draperie.

Peu après sans doute, et sans doute aussi à l'instigation d'Aimé de La Roche, qui était pour lui une manière de tuteur, Ballanche embrassait la profession de typographe, et nous l'avons vu, en 1796, avec

Barret, recueillir le fonds de Millanois qu'exploitait Destéfanis aux halles de la Grenette. Destéfanis alla s'établir à nouveau rue Catherine,¹¹ puis place de la Liberté.¹²

Dès lors, la maison Ballanche et Barret, dirigée par un technicien, Barret, et par un administrateur intelligent, acquit très vite une excellente renommée, et elle devint, ou plutôt ne cessa d'être, le fournisseur des administrations.

A photograph of a handwritten signature in black ink on a light-colored, possibly aged, paper. The signature is written in a cursive, flowing style and reads "Ballanche". Below the name, there is a long, horizontal, wavy line that ends in a small, circular flourish on the right side.

Signature de Hugues-Jean Ballanche

Tout marchait donc comme à souhait lorsque, en l'absence de Ballanche, un événement fort grave vint compromettre cette félicité. En 1799, Ballanche et Barret eurent l'audace, ou l'inadvertance, de laisser se fourvoyer dans une affiche émanant de l'administration centrale un de ces signes hautement séditeux qui symbolisent la royauté : deux filets séparant les trois colonnes de cet imprimé étaient constitués par « un assemblage de dix-huit fleurs de lys et seize croix, et couronnés par deux cloches » ; il n'en fallut pas davantage pour attirer la vigilante attention de certain Japhet (d'Indre-et-Loire), député au conseil des Cinq-Cents, qui présenta sans tarder une motion d'ordre à la séance du Conseil du 4 messidor an VII :

« Sur un placard des lois imprimé à Lyon, dit-il, ne voit-on pas 'des signes de fanatisme et de royauté' ? Dix-huit fleurs de lys ! n'est-ce point une 'annonce du retour de Louis XVIII' ? Et ces cloches n'appellent-elles point le règne du fanatisme ? » Et il ne serait pas du tout surprenant « que ces signes eussent été réunis avec perfidie par les imprimeurs Ballanche et Barret ».

L'affaire fut chaude et fit grand bruit. Ballanche et Barret furent traduits par-devant le tribunal, et Drevon, qui était prote de l'imprimerie, fut emprisonné tout aussitôt : c'est ce que l'on appela « l'affaire des Fleurs de lys ». ¹³ Est-ce pour cela que Joseph Drevon, quittant l'atelier suspect de Ballanche et Barret, s'aboucha sans tarder avec le jacobin Pelzin et contracta avec lui une association qui dura dix ans ? (Voir Pelzin et Drevon.)

En l'absence de son associé, ce fut Barret qui dut comparaître et se défendre : « Il m'était permis de croire, citoyens jurés, écrit-il dans un mémoire en défense, que l'exactitude et le zèle avec lesquels j'ai constamment rempli mes devoirs auraient éloigné de moi les soupçons qui tendent à élever des doutes sur mon civisme et ma moralité... C'est moi qui, m'étant aperçu de la méprise, ait [sic] fait les premières démarches pour la réparer... C'est moi qui, fort de ma conscience, me suis présenté au Bureau Central pour conjurer l'orage ». ¹⁴

Barret, en effet, avait fait enlever des murs toutes les affiches entachées d'incivisme et en avait fait apposer de nouvelles ; que ce fût par civisme ou par « crainte du gendarme », peu importe, on ne le recherchera point ; il s'appliquait à démontrer combien de semblables erreurs sont faciles dans un grand établissement, et par conséquent excusables. ¹⁵

Ballanche et Barret furent bien excusés pour leur invraisemblable méprise, mais, eux qui avaient exécuté jusque-là toutes les impressions de l'administration centrale, furent déchus désormais de leur privilège, ¹⁶ et ils ne conservèrent plus que la fourniture des imprimés émanant de la municipalité.

L'âge d'or était fini ! Barret, d'ailleurs, devenait « impossible » ; il avait fort mauvais caractère, s'entendait mal avec les ouvriers ; les rapports entre les associés ne tardèrent point à devenir eux-mêmes

fort difficiles. Ballanche et Barret durent, en fin de compte, mettre fin à leur association : cela se passait en 1802.

Barret, donc, se retira et alla s'établir au palais Saint-Pierre, dans l'un des rez-de-chaussée du vaste édifice, sur la place des Terreaux. Nous l'y avons trouvé.

Quant à Ballanche, il associa dès lors à sa fortune son fils Pierre-Simon, et ensemble ils continuèrent aux halles de la Grenette l'exploitation de la vieille imprimerie d'Aimé de La Roche.

Le nouvel atelier, qui avait hérité de la notoriété de son ancien propriétaire, était, en 1802, le plus important de Lyon. On y imprimait des journaux : le *Journal de Lyon et du Midi*, l'*Almanach de la Ville de Lyon*, ce vieux *Calendrier nouveau journalier* qu'avait créé Laurent Langlois en 1711, *Les Petites affiches*, le *Bulletin de Lyon* ; ces feuilles étaient, à elles quatre, à peu près les seuls périodiques de la ville.

C'est dans le *Bulletin de Lyon* que le futur académicien publia ses premiers travaux littéraires, et notamment le premier de tous, *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, cet essai qui lui attira les sarcasmes d'un spirituel critique, l'abbé de Féletz.¹⁷

Je possède un curieux exemplaire de ce livre : Ballanche en avait fait hommage à madame de Beaumont-Montmorin ; quelqu'un entre les mains de qui tomba ce livre biffa rageusement les quatre lignes de l'envoi. Par quel hasard ce document revint-il aux mains de Ballanche ? Le fait est que cela arriva, et l'auteur, vexé, écrivit au-dessous : « Quelque ennemi du Sentiment, ou un voleur, a essayé de détruire cet envoi autog^e. signé. C'est l'acte d'un vandale, heureusement on lit encore très bien : M^{me} de B. [un blanc] Montmorin est prié [*sic*] de vouloir bien agréer ce souvenir de son très dévoué serviteur Ballanche fils ».

Celui-ci imprima encore chez lui la première édition de son *Antigone*, mais aussitôt, mécontent de ce livre, il supprima ce qu'il en avait fait tirer à Lyon et se rendit à Paris « pour y prendre conseil de quelques savants, perfectionner son travail et le faire réimprimer à nouveaux frais » par Pierre Didot. Et c'est de ce livre, dit Deplace, que datent les premières armes de l'auteur qui, par la suite, s'est cru appelé à expliquer l'Évangile d'après sa raison propre, et à réformer quelques-unes des doctrines de l'Église catholique », ajoute l'auteur de *l'Examen de la Critique des Martyrs de Chateaubriand*.

Bref, car les tribulations et les joies de l'« académicien à la plume d'or » ne nous intéressent, en somme, que médiocrement, son imprimerie, dont la marche fructueuse mais monotone lui pesait, ne suffisait point à le distraire de ses mécomptes littéraires, ni des déceptions matrimoniales que lui avait fait éprouver l'innocente trahison de Bertille d'Avèze. S'« il ne murmura point, il ne laissa pas pour autant de s'affliger » ; il exhala ses plaintes dans des « Fragments » confiés au *Bulletin de Lyon* et qui, « s'ils eussent été en vers ce qu'ils étaient en prose, auraient ravi à Lamartine la création de l'élégie méditative » (Sainte-Beuve).

Revenons à l'imprimerie de la Grenette, d'où la personnalité si curieuse et si sympathique de son propriétaire nous force à chaque instant de nous évader. Elle est toujours « en grande prospérité ». Tout ce qui se publie à Lyon en histoire, en archéologie, en sciences, sort « de chez Ballanche ». C'est dans le salon de Ballanche que « fréquente toute une pléiade d'hommes éminents » : Jordan,¹⁸ Dugas-Montbel, de Gérando, André-Marie Ampère,¹⁹ l'abbé de Bonnevie, le peintre Fleury Richard²⁰ et son confrère Révoil²¹ et maints autres.

Mais voilà que se lève l'astre du ciel de Pierre-Simon. À demi exilée par l'Empereur, « irrité des relations qu'elle avait avec Madame de Staël », Juliette Récamier vient à Lyon en 1812 et, à partir de cette heure, « l'âme et la vie de Ballanche sont enchaînées ». La lecture des épreuves de tous ces périodiques qui se publient à l'imprimerie des Halles, la surveillance des compositions et des mises en pages, la célérité et la qualité des tirages ne l'intéressent plus, il est « demeuré imprimeur », il est « demeuré dans sa ville natale », son corps est aux Halles, mais toute sa pensée, toute son âme, sont en Italie où voyage

« la femme enchanteresse », puis à Paris où elle s'est rendue.

Dès lors, deux événements vont décider du sort de Ballanche.

Telle était, dit-on, la prospérité de l'imprimerie des Halles que la préfecture « voulut établir un impôt exagéré sur le *Bulletin de Lyon* »²² et « cette mesure, dit-on, le fit tomber ». Son dernier numéro avait paru le 30 décembre 1809, et la prospérité de la maison s'était grandement ressentie [de cette interruption].

Et puis, sept ans après,²³ Ballanche perdit son père, et ce fut le signal, sinon la raison même, de son départ.

Huit mois plus tard, en effet, il partait pour Paris, abandonnant son industrie. Cette imprimerie, qui avait publié naguère les beaux ouvrages d'Artaud : *La Description de la mosaïque de M. Macors* et la *Description d'une mosaïque représentant les jeux du cirque* — je cite ces deux livres entre cent autres —, cette imprimerie conserva bien le nom de Ballanche, mais elle avait été vendue à un imprimeur de la ville, Mathieu-Placide Rusand, que nous retrouverons plus loin.

Cet atelier était situé aux halles anciennes de la Grenette, qui se trouvaient dans le quadrilatère formé aujourd'hui par la rue de l'Hôtel-de-Ville, la rue Tupin, la rue Centrale et la rue Grenette. L'imprimerie de Ballanche y occupait, je crois, l'emplacement des numéros 10 et 12 actuels de cette dernière rue. Un document du temps nous a conservé la physionomie de ce coin de notre ville, démoli en 1858 et dont il ne reste à peu près plus rien.



Ruines des halles de la Grenette

Je ne veux pas, et pour bonne cause, me préoccuper de ce que fut Ballanche comme philosophe, mais il est dans mon rôle de dire ce qu'il fut comme imprimeur, et aussi quelles ont été ses œuvres littéraires. Connaissant le caractère de notre penseur, ses tendances et ses attachements, il semble qu'il ne soit pas malaisé de supposer que l'exercice même de son état ne dut point l'absorber tout entier. Eh bien ! pareil jugement serait imprudent. Non seulement Pierre-Simon Ballanche fut l'honnête et très

dévoué collaborateur de son père pendant toute la durée de leur association, quinze longues années, « dirigeant l'atelier et s'acquittant de ses devoirs professionnels avec toute l'intelligence et toute l'activité dont il était capable », mais il prit encore une part très active au mouvement professionnel de son époque. Si, après les critiques que l'on fit à son livre *Du sentiment*, « il connut pendant quelques jours le découragement, ce ne fut que pour reprendre ensuite, avec une ardeur nouvelle, sa tâche d'imprimeur ». Bien plus, Ballanche s'intéressait fort à la technique même de son métier, et il y a dans sa vie d'industriel un point capital mais extrêmement obscur que je n'ai pu encore élucider.²⁴

Ballanche, en effet, aurait été le précurseur, le premier inventeur d'une machine à composer mécaniquement les textes typographiques. On voit que l'affaire n'est pas des plus minces !



Pierre-Simon Ballanche, 1776-1847

Les auteurs qui se sont le plus utilement occupés de la question des composeuses disent tous, sans d'ailleurs sembler s'apercevoir de l'importance de cette priorité, que Ballanche inventa, au début du dix-neuvième siècle, une machine à composer. Ils ne sont pas d'accord, il est vrai, sur la date de cet événement. Les uns le placent en 1812, d'autres en 1816, d'autres en 1829. Celui qui paraît le mieux informé dit que, vers 1812, Ballanche « déposait au Conservatoire de Lyon un clavier qui fonctionnait très bien ». Qu'était donc ce clavier ? Une curieuse machine, paraît-il, avec laquelle Ballanche faisait « prendre les lettres dans les cassetins par des ressorts, sortes de bras mécaniques mis en mouvement au moyen de touches semblables à celles d'un clavier de piano ». J'ai bouleversé les archives à la recherche d'un document qui me mît sur la voie de cette découverte. Je n'ai pu retrouver, pendant la période 1810-1825, parmi les brevets délivrés par le conservatoire des Arts et Métiers à Paris, ni dans les archives, purement administratives d'ailleurs, du conservatoire des Arts de Lyon, chargé de recueillir « les tableaux, statues, dessins, estampes, modèles de plâtre, livres concernant les arts, monumens antiques, instrumens et machines pour le cours de physique et chimie », je n'ai pu retrouver, dis-je, la moindre mention relative à ce dépôt.

Mais M. Frainnet, qui a longuement et fort bien étudié Ballanche, fait, lui, une longue allusion à cette invention dont l'imprimeur-académicien dit quelque part : « Il est très vraisemblable que je monterai une

fonderie à Paris, parce que c'est là qu'est la grande consommation », ²⁵ et puis, trois mois plus tard : « Mon affaire est une grande affaire, mais je ne sais en vérité par quel bout la prendre, à cause des difficultés dont elle est hérissée en elle-même, à cause des difficultés des affaires en général, à cause enfin du lieu où nous sommes placés ».

Cela se passait, en effet, en 1813, loin de Paris, par conséquent dans les plus mauvaises conditions possibles pour donner à sa tentative l'ampleur dont elle était susceptible.

Mais en fouillant ainsi, j'ai trouvé autre chose : Ballanche aurait encore, en 1812, fait exécuter « une petite presse typographique fondée sur l'emploi de la pression atmosphérique démontrée par Pascal. Cette presse, qui fut exécutée avec beaucoup de soins [sic] et d'habileté par M. Estienne, existait encore à Lyon, où l'on pouvait la voir dans le musée de La Martinière. « Représentez-vous, dit ce document, un petit coffre qui s'ouvre et se ferme avec la plus grande facilité. Le couvercle du coffre est disposé de manière à recevoir un carré de papier de la dimension d'une page in-4°. Au fond du coffre est placée la page de caractères. Le coffre repose sur une capacité où l'on fait le vide. Lorsqu'on a mis l'encre, que l'on a abaissé le couvercle, on ouvre un robinet qui établit la communication entre le coffre et le réservoir du vide. En ce moment, la pression atmosphérique agit et la page s'imprime. Alors un détour du robinet ferme la communication entre le vide et le coffre. Mais le même robinet rend l'air extérieur à l'intérieur du coffre. Sans cela il serait impossible de soulever le couvercle. Il est bien entendu que si l'on voulait rendre cette machine usuelle, il faudrait supposer un coffre de la dimension des feuilles à imprimer. Supposez un atelier de cinq presses. Les cinq coffres seraient placés sur un tube où le vide serait continuellement entretenu par une machine à vapeur. » ²⁶

Enfin, vers « la fin de sa vie », Ballanche inventa ou crut avoir inventé un moteur : « Je crois avoir fait une très grande découverte, écrit-il en 1841 à son ami Beuchot ; malheureusement je ne puis encore faire les expériences nécessaires pour m'en rendre compte : les appareils me mangent beaucoup d'argent, c'est ce qui cause tous ces retards ». ²⁷ Et il en écrit un mot aussi à Juliette Récamier : « C'est un nouveau moteur que j'introduis dans le monde industriel. Ma vie n'aura pas été sans importance. Prenez, je vous en conjure, patience jusqu'à la fin de l'année, et surtout ne vous inquiétez point de ma situation, gênée en ce moment pour être plus tard aisée ». ²⁸

Telles furent les préoccupations de ce philosophe à qui l'Académie française ouvrit ses portes ; de ce spéculateur qui voulait réformer les doctrines de l'Église catholique ; de ce sensitif qui pensait, comme Jacob, que « l'homme, né de la femme, ne vit que peu de jours, et que ces jours sont remplis d'amertume » ; de cet amoureux qui abandonna tout pour suivre à Paris son idole. Que de surprises dans la vie de ce rêveur !

Pierre-Simon Ballanche fut juge au tribunal de commerce de Lyon en 1813-1814.

Quant à ses œuvres littéraires, les voici. Je les énumère simplement :

Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts, Lyon, 1801.

Lettres d'un jeune Lyonnais à l'un de ses amis sur le passage de Notre Saint Père le pape Pie VII à Lyon, le 19 novembre 1804, et sur son séjour dans la même ville les 17, 18 et 19 avril 1805, à son retour de Paris, suivies de discours adressés à Sa Sainteté et d'une in[s]truction sur les indulgences, Lyon, 1805.

« Fragments », *Bulletin de Lyon*, 1808-1809.

Antigone, [Lyon, 1814].

Antigone, Paris, 1814, 2^e édition.

Essai sur les institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles, Paris, 1818.

Le Vieillard et le jeune homme, Paris, 1819.

Fragments, Paris, 1819.

Antigone, Paris, 1819, 3^e édition.

Élégie, Paris, 1820.

« Biographie de Madame Récamier », *Arch. fam. de Loménie*.

L'Homme sans nom, Paris, 1820.

« Éloge de Camille Jordan », *Archives historiques et statistiques du Rhône*, XII, p. 436.

Essai de palingénésie sociale, Paris, 1827-1829.

L'Homme sans nom, Paris, 1828.

Œuvres de M. Ballanche, Paris, 1830.

Vision d'Hébal, chef d'un clan écossais, épisode tiré de *La Ville des expiations*, Paris, 1831.

L'Homme sans nom, Paris, 1832.

« La tapisserie fée », *Revue de Paris*, décembre 1932.

« La Ville des expiations », *La France littéraire*, 1832.

Œuvres de M. Ballanche, Paris, 1833.

Antigone, Paris, 1839, 4^e édition.

Antigone, 5^e édition, *L'Homme sans nom*, épilogue par Guillemon, Paris, 1841.

Antigone, Paris, 1841, 6^e édition.

Discours de réception à l'Académie française, Paris, 1842.

« F.-Z. Collombet, Mazade d'Avèze », *Revue du Lyonnais*, 1843, XVIII, p. 298.

La Ville des expiations, Paris, 1909.

En 1837, Ballanche méditait une « révision générale » de son œuvre, à laquelle il eût donné le titre de *Théodicée de l'histoire*²⁹ ; mais au moment de sa mort, dix ans plus tard, ce projet n'avait point encore pris corps : « Je ne puis pas même, disait-il plaisamment, faire le voyage autour de ma chambre ».³⁰

Ballanche a laissé quelques manuscrits, notamment ceux de la Bibliothèque de Lyon :

Sur l'incertitude des connaissances humaines.

Mort d'un platonicien racontée par son ami.

Aventures d'Inès de Castro.³¹

Les derniers ouvrages de Ballanche sont parisiens, et quand il les écrivit, depuis bien longtemps déjà l'imprimerie des halles de la Grenette était passée aux mains de Mathieu Rusand.

Quand celui-ci fut en possession de cet atelier, il emprunta à son prédécesseur la marque dont il s'était servi : un socle de pendule accosté et surmonté des attributs de l'imprimerie, presse, casse, galée, visorium, balles. Dans l'emplacement du cadran, un B de bâtarde entouré d'une couronne de laurier s'épanouissant sur le soubassement en une double guirlande. Voici ce qu'en fit Rusand :



Marques de Ballanche et de Rusand

Descendant d'un libraire lyonnais de qui le père avait été huissier royal à Vinay en Dauphiné, Mathieu-Placide Rusand avait fait ses études au collège de Beaujeu, cette « école fameuse en 1770 par le zèle du respectable Proton et les talents du modeste Grillet », dont parle Marc-Antoine Petit dans *Onan* (p.27).

Vers le commencement du siècle, en 1804 selon toute vraisemblance, Rusand occupait, au numéro 8 du quai Saint-Antoine, un local où il exploitait une imprimerie. La chute de la maison Ballanche, en 1816 [-1817], fut pour lui l'occasion d'augmenter l'importance de la sienne. L'année suivante il faisait l'acquisition de l'imprimerie des Halles et y plaçait son gendre, Zacharie Durand, pour qu'il en assumât la direction. Que se passa-t-il pour que, en 1822, ce dernier quittât l'imprimerie des Halles pour aller fonder rue du Plat, dans l'ancien Hôtel de Malte, un nouvel atelier dont le fonds de Louis Cutty constitua le premier matériel ? Rien ne nous l'apprend.

Le père Rusand, comme on l'appelait, était l'imprimeur de l'Église et de la Compagnie de Jésus. Il avait, disaient les mauvaises langues, édité tout Loriquet et il en aurait fait autant pour Chonchon sans les ordonnances du 16 juin. Le Père Fortis, général de l'Ordre, étant mort à Rome en janvier 1829, Lamestière se demandait qui serait le nouveau général : le Père Loriquet, le Père Chonchon ou... le père Rusand.

Ce dernier était, en effet, fort lié avec le Père Loriquet. Celui-ci avait quelque influence sur notre libraire puisque, à une demande d'intervention faite par je ne sais quel solliciteur auprès du jésuite, le Père Loriquet répondait : « Il me serait fort agréable de pouvoir déterminer M. Rusand à entrer dans vos vues. Mais si vos vues ne peuvent s'accorder avec ses intérêts, j'aurais mauvaise grâce à le presser. Si je ne puis le presser, beaucoup moins puis-je le contraindre, puisqu'il est propriétaire du cours d'histoire dont vous parlez... Du reste, quand j'écrirai à M. Rusand, je me ferai un plaisir de lui communiquer vos vues et vos désirs ».

Mathieu-Placide Rusand avait un passé. Il s'était compromis naguère, raconte Camille Latreille (*Revue d'Histoire de Lyon*), dans l'affaire de l'abbé de La Neufville, avec qui il semblait qu'il fût en correspondance suivie. Cette librairie, d'ailleurs, était déjà suspecte sous la Révolution, alors qu'elle était dirigée par la veuve d'Étienne Rusand. Son fils, impliqué dans une affaire de brochures anti-gouvernementales, put se disculper. Il fit valoir que, plusieurs années auparavant, il avait reçu, sans les avoir demandés, dix-huit exemplaires des *Réclamations canoniques des évêques*, et qu'il était allé spontanément les remettre au commissaire général de la police. En janvier 1806, il avait également remis au commissaire un libelle, la *Déclaration de Louis XVIII*, qui lui avait été adressée de Prusse par Fauche-Borel. Aussi, dans une requête du 4 ventôse an XIII, protesta-t-il de « ne vendre aucune brochure prohibée ou suspecte ».³²

Les éditeurs lyonnais, et spécialement la maison Rusand, avaient au dehors une fort mauvaise presse. On trouve la preuve de cette antipathie dans la correspondance de l'éditeur parisien Charpentier avec Xavier de Maistre : « L'honneur principal [du succès de la *Bibliothèque*], écrit ce dernier le 16 juin 1840, revient à votre activité et votre persévérance, car je suis sûr que si cette première édition avait paru à Lyon, elle y serait encore dans le magasin de l'éditeur ».

Quatre ans plus tard, le 11 décembre 1844, de Maistre, agressif, écrit encore à Charpentier au sujet de l'ouvrage de son frère Joseph, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Lorsque les *Soirées* parurent pour la

première fois à Lyon, un célèbre critique [M. de Féletz, je crois, ce même abbé de Féletz qui accueillit par de pareils sarcasmes le *Sentiment* de Simon Ballanche] écrivit une diatribe contre ce livre et le tourna en ridicule avec beaucoup d'esprit, ce qui arrêta presque complètement la vente. Les Russands [sic] profitèrent de cette défaveur pour écrire aux propriétaires que, perdant tout espoir de débit, ils mettaient à leur disposition la moitié de l'édition dont ils ne répondaient plus, et les priaient de la faire prendre chez eux, en sorte que ce bel ouvrage n'a rien rendu grâce à la malhonnêteté des éditeurs ».

L'officine de Rusand fut d'ailleurs toujours très surveillée : le 21 avril 1810, le directeur général de l'Imprimerie demande au maire de Lyon d'obtenir « des renseignements particuliers sur M^r Rusan libraire, et surtout sur M. François Aynez, qui est ou qui a été son commis ». Le 25 mai 1827, c'est le préfet cette fois qui demande au maire de rechercher si Rusand n'aurait point mis en vente certaine brochure intitulée *Coup d'œil sur les constitutions et les partis en France*, et s'il en a vendu.

Rusand « tint » l'imprimerie des Halles, en même temps d'ailleurs que celle de la rue Mercière, en collaboration avec ses fils Anthelme et Nizier, jusqu'en 1834. À cette époque, il semble qu'il ait songé à céder la première à son fils Nizier. Il n'en fut rien, cependant, puisque, en 1837, l'atelier des Halles est aux mains de Pélagaud, Lesne et Crozet, de qui le magasin est au numéro 26 de la Grande rue Mercière.

Toutefois, il y a apparence que Mathieu-Placide Rusand n'ait cédé son imprimerie des Halles que conditionnellement, dans l'attente d'un événement prévu qui était peut-être le mariage de sa fille Euphrosine : décidé à se retirer tout en ne laissant point son imprimerie échapper à sa famille, il confia à Pélagaud une sorte d'intérim qui devait contractuellement cesser par l'événement prévu de l'émancipation de l'un de ses enfants.

En effet, dès l'année qui suivit la retraite de Crozet et après une courte gérance de Pélagaud et Lesne, l'imprimerie des Halles passe aux mains de Adolphe-Julien Mougins, qui avait épousé Euphrosine Rusand.

BRANCHE PELAGAUD

Jean-Benoît Pélagaud, fils d'un aubergiste de Vaise, au moment où il prit possession de l'imprimerie de la rue Mercière, en 1837, ne possédait point son brevet d'imprimeur. Il fut donc obligé, pour se mettre en règle avec la loi, de se substituer nominalement un technicien. Il en prit deux : Louis-Alexis Lesne et Jean-Baptiste-Victor Crozet. Ce furent ces deux « hommes de métier » qui prirent en main et l'imprimerie de la rue Mercière et celle des Halles.

Il n'est pas inutile de répéter que l'atelier délaissé par Rusand fonctionna seulement pendant quelques mois sous le régime de Pélagaud, Lesne et Crozet. Au cours de l'année 1839, ce dernier se retira rue Saint-Joseph. La firme devint alors Pélagaud et Lesne et dura ainsi jusqu'en 1841. À ce moment, le nom de Pélagaud disparut à son tour et la raison sociale devint « Louis Lesne, ancienne maison Rusand ».

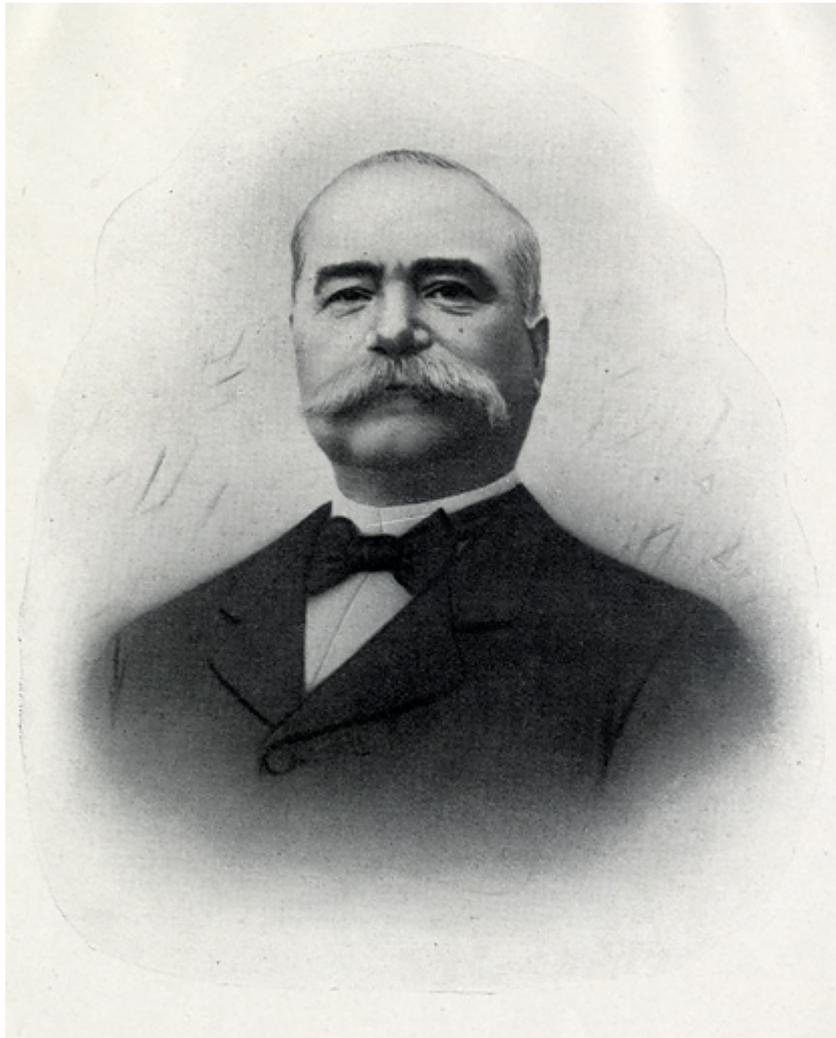
Pélagaud était-il donc mort ? Non pas. Ce fut une éclipse dont la signification m'échappe. Pélagaud est dans la coulisse. En 1844, il reparaît, pourvu maintenant de son brevet, qui lui avait été délivré le 18 mai de cette année-là sous le numéro 3698. Il est seul, d'ailleurs. Lesne à son tour s'est retiré et demeure au numéro 2 de la rue Gentil. Pélagaud se domicilie tantôt quai Saint-Antoine 24, tantôt rue de la Sphère (rue François-Dauphin) 9, tantôt rue Mercière 26, ou bien 40, ou bien 50. Il exerce et l'imprimerie et la librairie : quai Saint-Antoine, c'est l'imprimerie, dont l'« allée » communique avec le numéro 26 de la rue Mercière, où se trouve la librairie.

En 1857, Pélagaud, toujours debout, qui exerce maintenant sous le nom de « J.-B. Pélagaud et C^{ie}, imprimeurs libraires de N. S. P. le Pape », transfère son imprimerie au numéro 58 de la rue Sala, laissant la librairie rue Mercière, la dirigeant lui-même (1857-1870) ou la faisant gérer par autrui (1870-1883).

Cofondateur de l'Œuvre de la propagation de la foi, chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Sylvestre, comblé d'honneurs ecclésiastiques, Jean-Benoît Pélagaud mourut à Lyon le 7 juin 1889 à l'âge de 87 ans. Il laissait plusieurs enfants, notamment un fils, conseiller à la cour d'appel de Lyon, qui devint et mourut (récemment) président du tribunal civil de Lyon.

Pélagaud et l'atelier qu'il dirigeait étaient bien loin d'avoir la valeur technique de l'imprimerie de Rusand. Cette maison a cependant édité quelques beaux livres, notamment, en 1841, un *Epitome theologiae moralis omnes seorsim in bis centenis triginta tribus tabulis*, du père Goritia, livre de composition difficile, et en 1847 un *Antiphonarium Lugdunensis ecclesiae* qui ne manque pas de valeur non plus.

En 1883 l'atelier de Pélagaud passa aux mains de Vitte et Perrussel. Ce dernier était libraire, Vitte commis en librairie. Envoyé tout jeune à Lyon et entré chez Briday, le libraire catholique de l'avenue de l'Archevêché, Vitte y devint voyageur, jusqu'au moment où, en 1876, il fonda avec Lutrin une petite librairie rue Mercière, 7 et 12. Très peu de temps après, il s'associait avec Perrussel, fils du directeur du *Courrier de Lyon*.



Emmanuel Vitte (1849-1928)

Ayant acquis quelque temps après la librairie de Josserand, place Bellecour 8, (voir Blache & Boget), Vitte et Perrussel y transférèrent le siège de leur exploitation.

Nous sommes en 1883, et c'est alors qu'ils prirent possession et annexèrent à leur librairie l'atelier de Pélagaud et, un peu plus tard, en 1886, l'Imprimerie catholique d'Albert, qu'exploitaient alors, rue de Condé, Paris et Philipona.

La société constituée entre Vitte et Perrussel n'eut point une longue durée. En 1891 Vitte demeurait seul à la tête de la maison, qu'il mit sous l'homérique direction de Pierre Combes. En 1895, l'imprimerie qui, grâce aux classiques religieux dont la Librairie catholique de la place Bellecour faisait un énorme débit, était devenue un important atelier, occupant au numéro 16 de la rue de la Quarantaine de vastes locaux où elle se trouve encore, dirigée par Malapert, ancien employé de l'imprimerie Rey.

Emmanuel Vitte, à peine imprimeur, libraire averti, avait des prétentions poétiques et littéraires. Il a publié maints ouvrages ou notices dont :

La Crise de la librairie. Courtes réflexions d'un libraire de province, Lyon, 1892.

Notions élémentaires de typographie et de librairie à l'usage des auteurs, Lyon, 1897.

De l'impression des labeurs. Notions et conseils pratiques, Lyon, 1906.

L'Heure du rêve, préface de Joseph Serre, Lyon, 1911. Cf. *L'Université catholique*, 15 juin 1911.

Heures tragiques (août-décembre 1914), opuscule vendu au profit des Œuvres d'assistance militaire,

Lyon, 1914.

Avant et pendant la Grande Guerre. Les voies profondes, Paris, 1917.

À ceux qui se souviennent. Visions de guerre (1917-1921), complément de : Les Voies profondes, Lyon, 1925.

Sélènè, poèmes, avec Fleury Vindry et Antoine Barbier, Lyon 19...

Vitte et Perrussel avaient adopté pour certaines de leurs éditions une grande marque que, imprimeurs du diocèse, ils avaient composée avec les armes mêmes du chapitre métropolitain : le lion et le griffon tenant chacun une initiale de la raison sociale. Lorsque Vitte demeura seul, il fit regraver ce blason en substituant aux lettres V et P ses propres initiales E.V.

Branche Mougin

Après la mort de Rusand, Adolphe-Julien-François Mougin, son gendre, sollicita aussitôt son brevet et prit, à l'imprimerie des Halles, la suite de Pélagaud, l'exploitant dès lors sous le nom de Mougin-Rusand et donnant ses soins aux publications créées par son prédécesseur, notamment au *Recueil de la jurisprudence de la cour impériale de Lyon*, au *Moniteur judiciaire* qui dure encore, à l'*Annuaire du département du Rhône*, faisant suite au vieil almanach qui datait de 1711, et en créant de nouvelles : *L'Apôtre de la Fraternité* (1848), *Le Vorace* (1848), *Le Vengeur* (1848), *L'Éclair* (1848), *La Constitution* (1849), *L'Écho des électeurs* (1849). Son règne fut sans grand éclat.

À la mort d'Adolphe Mougin, survenue en 1853, sa veuve dut prendre en main l'imprimerie et lorsque, après 1855, l'administration impériale fit procéder à une enquête sur le commerce des livres, la préfecture dit de cette maison : « Mougin-Rusand, légitimiste décédé ; sa veuve, plus légitimiste encore, est placée sous la direction des Jésuites ». Comment pouvait-il en être autrement de la fille du « père Rusand » ?

« Issue d'une de ces anciennes familles lyonnaises dont le nom est associé aux meilleures traditions de l'art typographique, Madame Mougin-Rusand, demeurée veuve en 1853, continua pendant douze ans le brevet d'imprimeur qui avait appartenu à son mari, à son père et plus anciennement à Ballanche, soucieuse de maintenir à la hauteur où l'avaient placé ses prédécesseurs l'établissement typographique qu'elle tenait de sa famille et qu'elle voulait garder pour son fils aîné » : ainsi parlait, en 1865, M. P. R[ougier] dans le *Moniteur judiciaire*.

En effet, Euphrosine Rusand morte, son fils lui succéda à l'imprimerie.



Benoît-Paul Mougin (1838-1897)

Dès lors, l'atelier de la rue Stella s'efforça « de rendre à l'imprimerie lyonnaise l'éclat et la réputation que lui avaient donnés les grands imprimeurs des XV^e et XVI^e siècles », et il devint rapidement, plus encore que celui de Pitrat, la maison d'où sortirent les belles publications historiques et archéologiques de Lyon. Dire, en effet, que « l'imprimerie Mougin-Rusand fit le dépôt légal à la préfecture du Rhône de 426 volumes, brochures ou publications diverses du 1^{er} janvier 1877 au 1^{er} janvier 1878 », c'est assez indiquer l'importance qu'avait prise cette maison à ce moment, et si je cite au hasard des souvenirs l'*Armorial du Forez* de L.-P. Gras, le *Cartulaire de Lyon* de Villeneuve, l'*Histoire de Montpellier*, de Ch. d'Aigrefeuille, trois livres entre cent autres, j'aurai fait la preuve que Paul Mougin fut un excellent imprimeur.

En 1894, Mougin-Rusand fut élu membre de la Société littéraire de Lyon, dont il était l'imprimeur depuis vingt ans. C'est lui qui, en 1886, après une interruption qui avait duré cinq ans, reprit la publication de la *Revue du Lyonnais*, abandonnée par Vingtrinier. Il la conserva pendant douze ans, et telle avait été l'impulsion que cette publication avait reçue de lui, qu'elle dura pendant quatre ans encore après qu'il eut quitté ce monde.

La fièvre journalistique qui avait pesé sur la France pendant la Restauration et l'Empire s'était dissipée au moment où Mougin-Rusand prit la succession de sa mère. Des anciennes publications qu'avait poursuivies ou créées cette dernière, Paul Mougin conserva seuls le précieux *Recueil de la jurisprudence de la cour d'appel de Lyon*, qui comptait déjà près de 70 volumes, le *Moniteur judiciaire*, fondé en 1835 et qui est devenu centenaire, l'*Annuaire historique et statistique de la Ville de Lyon*, qui cessa en 1876, et

Les Missions catholiques.

Paul Mougin-Rusand a écrit, en collaboration avec Mayet, « La publicité il y a cent cinquante ans », dans la *Revue du Lyonnais*, XXI, p. 197.

Au moment de la mort de Paul Mougin, en 1897, sa veuve prit la direction de l'imprimerie et l'exploita pendant quelques mois encore, au cours desquels elle publia notamment — je cite cette plaquette parce que ce fut sans doute l'un des rares ouvrages qui aient été imprimés sous son régime — la *Véridique histoire de l'académie du Gourguillon*, que le chanoine Deguerry obtint de Mami Duplateau³³ et qu'il édita à l'occasion d'une kermesse de la paroisse Saint-Jean.

Les Mougin ont utilisé plusieurs marques, dont trois principales :

1. Une ceinture fermée, surmontée d'un lion passant et portant sur son plat la devise *Arte et Labore* et dont le milieu vide est occupé par le monogramme MR.

2. Un lion debout, sur lequel se détachent en noir les mêmes initiales MR.

3. Une figuration de la fable « Le renard et la cigogne » sous une banderole portant les mots A RUSANT RUSE et sur un pilier : ANNO DNI MDCCCLXXXIX.

En 1899, l'imprimerie Mougin-Rusand fut acquise par Paul-Octave Waltener, fils du successeur de Vingtrinier (voir Pelzin et Drevon), et ce fut la décadence. Excellent technicien, mais nature fougueuse et insolente, Paul Waltener éloigna peu à peu de la rue Stella toute cette belle clientèle d'auteurs qui s'était donné rendez-vous « chez Mougin ». En 1913, à la suite d'une tentative réalisée de société par actions, qui avait regarni la caisse de l'imprimerie, mais sans réussir à assagir le caractère de son administrateur, Waltener dut abandonner son atelier dans des conditions un peu ténébreuses, et l'atelier passa à Giuliani de Villefranche.

Dans un ordre d'idées un peu différent, la direction de ce dernier ne valut pas beaucoup mieux que celle de Waltener, et la maison continua à aller à vau l'eau.

Il fallut, en 1919, l'avènement de Noirclerc et Fénéstrier, qui d'ailleurs n'étaient imprimeurs ni l'un ni l'autre, pour redonner à l'atelier de la rue Stella, mais avec un genre de travail tout autre, le lustre d'antan.

Bibliographie

Sur de La Roche :

Arch. hospit. Lyon, Charité.

Sur Vatar :

Arch. Lyon, Saint-Nizier, Mariages, 1769, 258 v°.

Arch. Lyon, Saint-Nizier, Naissances, 1770, f° 216.

G. Lepreux, *Gallia typographica...*, Paris, 1911, IV [Bretagne], 109.

Sur Millanois :

A. Péricaud, *Tablettes chronologiques pour servir à l'histoire de la ville de Lyon de 1700 à 1825*, Lyon, 1836.

Sur Ballanche et Barret :

Conseil des Cinq-Cents. Motion d'ordre faite par Japhet ..., Paris, an VII (Bibliothèque municipale de Lyon, fonds Coste, n°7411).

Barret aux citoyens jurés, Lyon, an VII.

Drevon aux citoyens jurés, Lyon, an VII.

B. Tisseur, « La jeunesse de Ballanche », *Revue du siècle*, 1893, p. 536.

Sur Ballanche :

Billet d'enterrement (Bibliothèque municipale de Lyon, fonds Coste, n°15385).

Sainte-Beuve, dans *Revue des deux-mondes*, 1834.

L. de Loménie dans *Galerie des contemporains illustres*, 1841.

M. Gaubert, *Notice sur le Gérotypé...*, Paris, 1843, p. 9.

Ch. Lenormant, dans *Le Correspondant*, 25 juin 1847.

« Mort de M. Ballanche de l'Académie française », *Revue du Lyonnais*, 1847, XXV, p. 455.

Ott, dans la *Revue nationale*, 1^{er} septembre 1847.

A. Aubert, dans *Nécrologe universel du XIX^e siècle*, 1847.

J.-J. Ampère, *La Vie et les écrits de P.-S. Ballanche*, Paris, 1848.

V. de Laprade, *Ballanche, sa vie et ses écrits*, Paris, 1848.

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, 1849.

Souvenirs et correspondance de Madame Récamier, Paris, .

Ch. Lenormant, *Madame Récamier et les amis de sa jeunesse*, Paris, .

F. Nève, *Éloge de Ballanche*, Louvain, 1850.

J. Vaudon, « Ballanche », *Le Correspondant*, 10 novembre 1883.

E. Faguet, dans *Revue des deux-mondes*, 1^e janvier 1893, p. 66.

E. Faguet, *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, Paris, 1898.

G. Frainnet, *Essai sur la philosophie de Pierre-Simon Ballanche...*, Paris, 1903.

G. Frainnet, *Biographie de Pierre-Simon Ballanche, suivie d'un aperçu général sur ses écrits*, Paris, 1903.

C. Huit, *Les Œuvres et la vie de Ballanche*, Lyon, 1904.

P. Vulliand, *Ballanche, pensées et fragments...*, Paris, 1907.

Tancredi de Visan, *Ballanche*, Lyon, 1926.

Portraits :

Buste pr. dr., Émile Lassalle, 1841, lith. Coulon et C^{ie}, 60/70.

Tête pr. dr. d'après le médaillon de David, 1830, procédé de A. Collas, 138 p. r. ; cf. *L'Art*, Paris, 1876, V, 83.

Tête pr. dr., P.-J. David sculp^t. Leroux incid^t del. ; 100 -140.

Grav. ac., Pernel, imp. René et C^{ie}, dans *Galerie, supra*, cf. Frainnet, *supra*.

Photogr., d'après le buste de Bonnassieux, cf. Frainnet.

Photogr. dans Huit, *supra*.

Gaillard lith., dans le *Panthéon lyonnais*, 1849.

Phototyp. d'après le médaillon de David, dans Morin-Pons, *Numismatique de l'académie de Lyon*, 1900.

Mi-corps, assis, ³/₄ dr., mine de plomb, Bibliothèque nationale, Estampes.

Sur Vitte :

Emmanuel Vitte (1849-1928), libraire-éditeur-imprimeur, fondateur, directeur, président du conseil d'administration de la Librairie catholique Emmanuel Vitte. Hommages à sa mémoire. Aperçu de ses œuvres, [Lyon, 1928].

Portrait : In *Emmanuel Vitte...*

Sur Rusand :

A. M., *Notice biographique sur Mathieu-Placide Rusand, ancien imprimeur du roi à Lyon...*, Paris, 1840.

« Un jésuite défroqué », *Les Martyrs lyonnais*, Paris-Lyon, 1829, *passim*.

Sur Vve A.-J.-F. Mougin :

P.R[ougier ?], « Sur Madame Mougin-Rusand », *Moniteur judiciaire*, 1865 ; cf. *L'Écho de Fourvière*, 19 août 1865.

Sur P. Mougin-Rusand :

Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella 3, à Lyon... Lyon, 1878.

« M. Paul Mougin-Rusand », *Bulletin des maîtres imprimeurs de Lyon*, 1897, p. 72.

A. Vachez, « M. Mougin-Rusand », *Revue du Lyonnais*, 1897, XXIV, p. 149.

A. Vachez, « M. Paul Mougin-Rusand (1838-1897) », *Mémoires de la Société littéraire... de Lyon*, 1898-1902, p. 318.

Portrait :

Photograv. dans *Notice, supra* : cf *Revue du Lyonnais, supra*, et *Mém. Soc. Litt., supra*.

-
1. Il est bien entendu qu'il s'agit dans ce livre de généalogies *industrielles*.
 2. Je n'ai pu découvrir aucun document d'état civil concernant [Jean-Baptiste-Victor] Crozet.
 3. D'après la notice sur la branche Pélagaud, le changement d'adresse intervient en 1857. (JDM)
 4. Perrussel était seulement libraire.
 5. Audin semble bien avoir écrit « Bonin » : en contradiction avec le tableau généalogique ci-dessus où il est question de « Marie-Anne-Boin Beaupré ». (JDM)
 6. Ces lignes ont été écrites vers 1932. (AM)
 7. Il semble ici qu'Audin ait fait siennes un peu vite les visées malthusiennes de la monarchie « éclairée » du XVIII^e siècle. Deux imprimeurs du roi dans une ville telle que Lyon, même privée de parlement, il apparaît plutôt que cela n'était pas usurpé. (JDM)
 8. Il s'agit en fait du gouverneur de Lyon. (JDM)
 9. *Arch. Lyon, Saint-Nizier, Mariages*, 1769, f° 258 v°.
 10. *Arch. Lyon, Saint-Nizier*, 1772, n° 200.
 11. P.-M. Gonon, *Bibliographie historique de la ville de Lyon pendant la Révolution française*, Lyon 1844, n° 2302.
 12. *Ibid.*, n° 3004.
 13. Bibliothèque nationale, nouv. acq. fr. 5197, f° 36.
 14. *Barret aux citoyens jurés*, an VII.
 15. Cf. aussi *Drevon aux citoyens jurés*, an VII.
 16. Il est bien évident qu'Audin utilise ici ce terme au sens, figuré, de monopole attribué par marché public, et non plus au sens propre et juridique qui était le sien sous l'Ancien Régime.
 17. *Journal des débats*, 1802.
 18. Camille Jordan (1771-1821), royaliste constitutionnel, l'un des promoteurs de la révolte contre la Convention, il se réfugia à l'étranger à deux reprises à cause de différends avec les autorités au pouvoir. Avec le retour des Bourbons il siégea à l'Assemblée mais se brouilla rapidement avec les Ultras. Il était partisan d'une monarchie à égale distance de l'Ancien Régime et de la Révolution. (AM)
 19. André-Marie Ampère (1775-1836), mathématicien, chimiste et physicien lyonnais, célèbre pour ses travaux dans le domaine de l'électrodynamique. (AM)

-
20. Fleury Richard (1777-1852)
 21. Pierre Révoil (1776-1842), professeur à l'École des Beaux-Arts, représentant, comme son rival Fleury Richard, du « style troubadour ». (AM)
 22. Bibliothèque nationale, nouv. acq. fr. 5196-5197.
 23. Hugues-Jean Ballanche est décédé à Lyon le 20 octobre 1816 (cf. *supra*). (JDM)
 24. Cf. Mathieu Varille, « Les idées de Ballanche sur l'imprimerie et la librairie », *Bulletin de la société littéraire de Lyon*, vol. XIV, Lyon, 1938, pp. 139-146. (AM)
 25. Bibliothèque nationale, nouv. acq. fr. 5197, f° 69-77.
 26. Bibliothèque de Lyon, ms. 500 génér., fasc. 13.
 27. Bibliothèque nationale, nouv. acq. fr. 5197, p. 264.
 28. *Souvenirs...*, p. 516.
 29. Bibliothèque de Lyon, Cart. II, n° 11.
 30. Voir Monfalcon, *Histoire des monuments de Lyon*, IV, n° 1758.
 31. Voir les notes de V. de Laprade sur Ballanche et ses manuscrits, Bibliothèque de Lyon, ms. 1806-1810, anc. 1759.
 32. Arch. Nat., F7, 6439.
 33. L'un des pseudonymes d'Auguste Bleton, (1834 - ?). Outre la *Véridique histoire de l'Académie du Gourguillon* (Mougin-Rusand, Lyon, 1898) qu'il publia sous le nom de Mami Duplateau, il fut l'auteur, entre autres, de la *Petite histoire populaire de Lyon*, Ch. Palud, Lyon, 1885. Il écrivit également sous le nom de Monsieur Josse. (AM)